

« Dieu s'arrangera »

Une lecture du sacrifice d'Abraham (Genèse 22)

Dans le poème des 4 nuits, l'un des plus anciens témoins de la mystique juive qui nous soit parvenu, 4 nuits décisives ponctueraient l'histoire du monde.

La 1^{ère} nuit fut la nuit de la création d'où jaillit pour la première fois la lumière ; la seconde nuit fut la nuit de l'épreuve d'Abraham d'où jaillit la vie redonnée,

la 3^{ème} nuit fut la nuit de la sortie d'Égypte d'où jaillit la liberté retrouvée ;

la 4^{ème} nuit sera la nuit messianique d'où jaillira le salut du monde.

C'est dire l'importance que le judaïsme accorde au récit que nous venons d'entendre. Ils ne l'appellent pas le sacrifice d'Abraham ni le sacrifice d'Isaac mais la « ligature d'Isaac » soulignant qu'Isaac ne fut que lié sur le bûcher de l'holocauste.

Ce récit est l'épisode de l'Ancient Testament auquel le Nouveau renvoie le plus souvent. Abraham est la référence absolue de la foi, la figure incontournable du croyant exemplaire dans les lettres de Paul, dans les épîtres aux Hébreux et dans l'épître de Jacques. Je cite brièvement Jacques : « Abraham notre ancêtre, comment est-ce que Dieu l'a reconnu comme juste ? C'est quand il a offert son fils Isaac sur l'autel du sacrifice. »

Nous le savons moins mais c'est un texte également fondateur pour l'Islam qui garde une mémoire parfaite de ce récit que l'on trouve légèrement modifié dans la seconde sourate du Coran. Là encore, Abraham est l'exemple suprême du croyant, c'est à dire de l'homme soumis, parfaitement obéissant à la volonté de Dieu. Vous savez que le mot islam vient de la racine sémitique aslam qui signifie « se soumettre ». L'Islam se veut « la religion d'Abraham », c'est à dire de croyants parfaits, parfaitement soumis et obéissants à la volonté de Dieu.

Ce qui émerveille certains en scandalise beaucoup d'autres.

La liste est longue de tous ceux qui ont vu dans ce récit la preuve définitive de la barbarie de la religion, de l'inhumanité de Dieu et de la sombre bêtise des croyants. Relevons à titre d'exemple la réaction de la femme de Luther qui reprocha à son mari de traduire la Bible en allemand. Si c'était pour devoir y lire des histoires « comme ça » disait-elle.

Je vous propose ce matin d'aller pas à pas, pas trop vite et de donner une chance au texte de nous dire quelque chose que nous n'aurions pas su voir ou entendre ; de ne pas sacrifier trop vite ce récit sur l'autel de la déraison et de la folie religieuse.

Commençons par le commencement : Abraham.

Abraham, la première fois qu'il apparaît dans la Bible, c'est pour rompre, rompre avec son passé. C'est l'homme qui rompt en Genèse 12, 1-3 avec son clan, avec la maison de son père, avec son origine. Abraham est l'homme qui coupe les amarres et tous les liens qui le retiennent à son passé. Il part, nous nous en souvenons, sur ordre de Dieu - c'est le fameux « Pars, va-t'en de ton pays, du lieu de tes origines et de la maison de ton père vers le pays que je te montrerai. »

C'est ainsi qu'Abraham entre dans l'histoire du monde. De manière tonitruante, en prenant ses cliques, ses claques, sa famille, ses moutons et ses chameaux et en se mettant en route sans savoir où ses pas le mèneraient.

Abraham, avant d'être le père prêt à sacrifier son fils sans trop savoir ce qu'il faisait, est donc celui qui a su couper les ponts avec la famille de son père sans trop savoir où il allait.

Derrière le coup de tête ou le coup de sang, allez savoir ce que c'est, les commentateurs discernent qu'Abraham est le premier, dans l'histoire de l'humanité à ne pas demeurer dans le calme de l'enclos ; Abraham entre dans l'histoire de l'humanité en coupant les amarres les plus sacrées, celles qui le lient à son père et donc à son passé, à son origine, à ses coutumes ; celles qui le lient à son fils et donc à son avenir, à sa postérité. Abraham est le premier qui franchira les frontières qu'elles soient géographiques ou spirituelles. Sa vie fut donc une longue et incessante errance. Il dessinera pour les siècles des siècles la figure incoutournable du croyant qui est forcément un nomade, c'est à dire quelqu'un qui a ses attaches non dans le sol mais dans le ciel ; un homme ou une femme qui fait de l'imprévisible son quotidien et qui en lieu et place de sécurité, s'abandonne entre les mains de son Seigneur, lui remettant, selon les paroles d'un vieux cantique « sa route, ses vœux et ses travaux. »

Le lecteur attentif de la Bible comprend donc bien que si en Genèse 12, Abraham rompt avec son passé, c'est de son futur dont il est question en Genèse 22 avec Isaac le fils ultime, son plus cher, celui qu'il aime.

C'est la première fois – sachez-le - que l'on trouve dans la Bible le verbe aimer. Il désigne pour cette première fois qu'il est employé la relation qui unit un père à son fils.

Lisons maintenant très attentivement. Il s'agit, contrairement à l'ordre de route que Dieu lance à Abraham en Genèse 12, il s'agit en Genèse 22 d'une mise à l'épreuve ; Selon une traduction très proche de l'hébreu, Dieu demande à Abraham « d'élever » Isaac, de « faire monter » Isaac. C'est l'expression que l'on traduit par « offrir en holocauste. » Cette traduction est juste, elle n'offre aucune issue de secours.

Mais on peut se souvenir quand même qu'avant de s'appeler Abraham, qui signifie père d'une multitude, Abraham s'appelait Abram qui signifie « père élevé ». Et voici que Dieu lui demande « d'élever » son fils ultime, comme lui, Abram était un père élevé, un grand père.

Et là on en arrive à se demander si Dieu n'exige pas d'Abraham une chose toute simple, celle d'élever son fils dans les deux sens de le « faire grandir » et de « l'éduquer » pour qu'Isaac ne soit pas un vassal mais un égal. Or, comment élever, comment faire grandir si l'amour que l'on porte à nos enfants est un amour étouffant ? Comment laisser être si on ne considère pas que nos enfants ne sont pas notre possession ? Si on les ligote de notre tendresse ?

L'épreuve d'Abraham dans cette hypothèse, ce serait précisément de couper non pas le cou d'Isaac mais de couper ce qui en lui, fait de son enfant sa possession. Son fils qu'il adore n'est pas son objet. Il doit renoncer à l'avoir à lui, à l'avoir pour lui. Accepter de le mettre à mort, c'est le faire vivre à sa vie à lui, c'est à dire l'élever vers sa liberté. Pas la liberté d'Abraham, la liberté d'Isaac, la sienne propre.

Ce qui est stupéfiant, quand on pousse le raisonnement un peu plus loin, c'est que le père des croyants – car c'est ainsi qu'on appelle Abraham dans les trois monothéismes – le père des croyants est l'homme qui aura « perdu » ses deux fils. Parce que, il faut savoir que juste

avant de mettre le couteau sous la gorge d'Isaac, son dernier né, le fils qu'il aura eu avec Sarah, il aura envoyé Ismaël – son fils aîné, celui qu'il a eu avec Hagar – dans le désert.

Donc si vous suivez bien l'histoire, Abraham, envoie son fils aîné dans le désert ; le second, il le place sur un bûcher. Pour un père, ça interroge quand même ! C'est étrange, cette manie chez Abraham, le patriarche par excellence, le « père » absolu de « perdre » ainsi ses enfants.

Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

Il faudrait être psychiatre pour le savoir. Mais là encore, nous pouvons tenter ensemble une hypothèse un peu bricolée.

Est-ce que ce n'est pas le signe que Dieu, par sa parole, interdit à Abraham de faire de ses enfants sa possession. Non seulement Abraham ne dominera pas sur eux mais ses enfants lui échapperont. Ils échapperont à son pouvoir et à sa domination. Les deux du coup, frôleront la mort, l'un je répète dans le désert, l'autre sur un bucher, mais... mais on peut se demander si, en ce bas-monde, il y a une autre manière de trouver la vie qu'en passant par la mort.

Pour les écrivains de la Bible – peut-être cela intéressera-t-il les médecins psychiatres parmi nous - ce ne sont jamais les fils qui menacent la vie des pères, ce sont les pères qui menacent la vie de leurs enfants. Et Abraham fait ici très fort. Mais Pharaon aussi avec Moïse. Et ne parlons même pas de Dieu avec son fils Jésus-Christ...

Il y a je pense quelque chose de plus vrai et de plus réel dans le domaine biblique, avec tout le respect que nous nourissons pour la psychanalyse. Parce que s'il arrive à des parents de souffrir de la conduite de leurs enfants, les maux les plus terribles, parfois irréversibles dont les parents peuvent se rendre coupables à l'égard de leurs enfants sont incomparables en brutalité inconsciente, involontaire, mais ô combien dévastatrice. Notamment dans le domaine de la possession abusive. Ou dans les fantasmes de ce que devrait être ou ne pas être la chair de sa chair. Combien de parents n'ont pas sacrifié leurs enfants sur l'autel de leurs idéaux, en toute bonne conscience ?

L'épreuve d'Abraham ne consisterait donc pas ici à faire quelque chose qui fait horreur – tuer son fils - mais de renoncer à posséder son fils, son unique, celui qu'il aime. De renoncer à posséder celui qu'il aime le plus. Parce que l'amour, dans la Bible est un amour particulier ; c'est un amour qui sépare pour que chacun vive, pour que chacun ait accès à la vie, à sa vie propre. Voilà donc la parole de Dieu qui a coupé Abraham de son passé pour qu'il aille vers lui-même, qui recommence à couper Abraham de son futur pour qu'Isaac ait un avenir à lui et que la promesse faite à Abraham se réalise : qu'il devienne vraiment père d'une multitude. Mais pour qu'Abraham soit vraiment père d'une multitude, il faut qu'aucun enfant ne soit à lui. C'est la condition sine qua non. Etre père, selon la poésie un peu gnangnan mais juste de Khalil Gibran, c'est « savoir que nos enfants ne sont pas nos enfants ». Une fois que l'on sait cela, on peut devenir sans danger « père d'une multitude. » La tradition mystique juive a tout de suite interprété, vous l'avez compris tout à l'heure, le récit de la ligature d'Isaac comme le récit de la vie redonnée. Après être né, voici Isaac libéré des chaînes de l'amour parental, libre de vivre.

On peut aussi bien voir à l'œuvre dans ce récit le même processus de séparation du 1^{er} récit de la création dans la Bible. Une création, on s'en souvient par séparation. Dieu sépare les eaux d'en haut d'avec les eaux d'en-bas, il sépare le ciel de la terre, il sépare la nuit du jour.

Dans la Bible toute création implique une séparation et la parentalité ne fait pas exception à la règle. La parole de Dieu est aussi une parole qui sépare les parents de leurs enfants pour le plus grand bien de tous.

Venons-en maintenant au sacrifice proprement dit. Abraham s'exécute. Littéralement il exécute les ordres. Sans discussion. Il obéit.

Qu'est-ce que son silence signifie pour lui qui a négocié comme un marchand de tapis, comme si sa vie à lui en dépendait, le salut des habitants de Sodome en direct avec Dieu, deux chapitres auparavant ?

Qu'est-ce que son silence signifie à lui qui s'est plutôt manifesté jusqu'ici comme un chef rusé, habile et parfois surnois, qui a entortillé son neveu, trompé le puissant pharaon d'Egypte, mené sa caravane à travers moult déserts en s'enrichissant toujours plus ?

Que veut dire son silence, son mutisme ?

L'auteur de l'épître aux Hébreux et l'auteur de l'épître de Jacques y voient l'exemple même de la soumission et de l'obéissance parfaite.

Et la foi parfaite, ce serait donc cela : obéir sans discuter même quand on ne comprend pas. Aller là où on ne veut pas même si on ne comprend pas. Préférer Dieu à son fils. Etre prêt à tuer son fils au nom de Dieu. Plus c'est absurde, plus c'est fou, plus on y va les yeux fermés, plus on ne comprend rien, plus on voit Dieu derrière tout ça.

Qu'est-ce qu'Abraham lui-même pouvait bien penser sur la route qui le conduisait au Moryya ?

Il faudrait relire et relire encore ce récit pour mettre nos pas vraiment dans ceux d'Abraham qui marche longtemps, trois longues journées en silence, avant d'atteindre le mont Moryya. Longue marche d'approche durant laquelle à aucun moment il ne parlera à son fils d'holocauste, même quand celui-ci lui pose la question. « Papa, c'est quoi ce bois, ce couteau, où est l'agneau ? »

Abraham répond : Dieu le verra bien, ce que des traducteurs assez inspirés traduisent par « On verra », fameuse expression ce « on verra bien » ; d'autres traducteurs « Dieu s'arrangera », pas mal aussi.

Pour ma part, je suis convaincu qu'Abraham ne pense pas un seul instant à tuer son fils. Sa marche obstinée, muette, féroce, n'est pas celle d'une pauvre victime qui conduit son fils à l'abattoir sans rien comprendre de ce qui lui arrive. C'est la marche d'un homme qui joue sa vie, un homme dont l'honneur de père est en jeu et je crois qu'il y a beaucoup de défi dans la solidité d'Abraham. Abraham n'a pas peur de Dieu. C'est lui qui défie Dieu, qui le met au défi d'exécuter sa menace et qui attend de voir ce qu'il va faire. Parce que la vérité, c'est que ce n'est pas Abraham qui doutait de Dieu, c'est Dieu qui doutait d'Abraham. C'est Dieu qui doutait qu'Abraham puisse laisser vivre son fils et être un père acceptable. C'est lui qui voulait voir si Abraham était toujours prêt à l'écouter et à le suivre maintenant que son désir le plus cher – un fils ultime - avait été exaucé.

Abraham, lui, n'avait aucune raison de douter de Dieu et je me demande si ce n'est pas cela qu'on ait à apprendre de la foi d'Abraham : Comme Abraham, on a beau avoir Dieu pour ami, il y a des moments où on ne comprend plus ce qui nous arrive. Où on ne sait plus si on va dans la bonne direction, où on avance à l'aveugle, sans savoir où l'on va, où on a l'impression que tout ce que nous avons de plus cher nous est retiré, qu'à vues humaines, là où on va, c'est vers la mort. Le mérite d'Abraham, c'est d'avancer quand même, et d'avancer

pas comme une brebis qu'on mène à l'abattoir mais d'avancer comme un être humain qui sait que Dieu voit, que Dieu pourvoiera et qu'au fond, passez-moi l'expression, ça s'arrangera ; que Dieu finira par arranger tout ça.

Vous trouvez Dieu dur, violent, cruel ?

Il a arrêté la main d'Abraham. C'est magnifique cet ange de douceur qui arrête la main d'Abraham in-extremis et met ainsi fin à son épreuve sur le tableau du Caravage. Dieu a donc arrêté la main d'Abraham tandis qu'aucun d'entre nous n'est intervenu pour arrêter la main des bourreaux qui mettaient son Fils en croix. C'est ça la différence, entre lui et nous. Quand il arrête, nous on continue. Quand il sauve Isaac du sacrifice, nous condamnerons son fils à mort. Mais ça, c'est une autre histoire.

Texte final de Francine Carrillo sur Josué 1,9 : *« Ne te l'ai-je pas prescrit : sois fort et courgaeux. Ne tremble pas, ne t'effraie pas car YHWH ton Dieu sera avec toi partout où tu iras. »*

« Sois fort ! Si tu veux, tu peux ! »

L'injonction résonne bien souvent comme une invitation à se ressaisir, à secouer le découragement et l'interie qui collent à nos pas. Mais ce que n'entendent pas les donneurs de leçons, c'est que « vouloir » est d'abord un désaisissement, un étrange déplacement passant par un abandon qui n'est pas démission, mais détachement de toute prétention à s'émanciper soi-même de ses démons. La force et le courage nous arrivent par surprise. Ils ne sont rien que nous pouvons nous donner. Il s'annonce à notre insu, comme l'inespéré d'une issue au vif de la douleur ou dans la lenteur du désarroi, quand enfin se dissipe l'effroi. » (L'Imprononçable, p.81-82 »

Emmanuel Rolland 1^{er} mars 2015-03-17